

À propos de *Les Imprudents*, d'après les dits et écrits de Marguerite Duras, conception et mise en scène d'Isabelle Lafon, au théâtre de La Colline.

Geneviève Ignace.

Les lumières sont encore allumées, elle arrive sur la scène du théâtre de La Colline, nous regarde, mais ce ne sera pas pour nous demander d'éteindre nos portables... Elle a dans les yeux et cette main qu'elle passe souvent dans ses cheveux, ce quelque chose de l'enfant qui se réveille, de l'enfance qui se refuse à partir ; elle est donc venue jouer... Oui, elle est comédienne, mais aussi metteuse en scène, Isabelle Lafon, qui vient nous expliquer en quelques mots que, par *Les Imprudents*, elle nous emmène en Durassie, même si le mot n'est pas prononcé. Elle recrée ici, ou plutôt montre autrement un univers, comme elle le fit avec celui de la poétesse Anna Akmatova, ou encore de Monique Wittig et Virginia Woolf dans son triptyque *Les Insoumises*, mais également avec *La Mouette* de Tchekhov ou *Bérénice* de Racine.

En effet, à partir de diverses transcriptions d'entretiens, de reportages, réalisés par Marguerite Duras, notamment à la demande de Daisy de Galard, la productrice de l'émission Dim Dam Dom dans les années 60, surgissent sur la scène non pas des personnages de fiction, mais de véritables hommes et femmes tour à tour incarnés par Pierre-Félix Gravière, Johanna Korthals Altes et Isabelle Lafon elle-même. C'est simplement l'humanité ou plutôt une certaine humanité vue à travers les yeux de Marguerite Duras qu'il nous est offert de rencontrer, d'écouter. Il s'agit d'une strip-teaseuse, d'un mineur, d'une employée de la cafétéria de la mine ..., d'être « cabossés » par la vie. Puis Pierre Dumayet s'invite ...

Mais pourquoi donc ce titre, « Les Imprudents » ? Et puis, sont-ce l'être Marguerite Duras, son œuvre, sa vie, qui vont nous être livrés ?

Une certitude : nous sommes bien en Durassie, mais pas vue du ciel ... Isabelle Lafon nous invite à sa table qui occupe l'espace d'une scène au décor particulièrement sobre, une table remplie de livres, de feuilles, et autour de laquelle elle a déjà convié ses deux acolytes. Ici, tout est gris comme dans le premier roman de Marguerite Duras, *Les Impudents* publié en 1943, et auquel fait clairement référence Isabelle Lafon par le choix du titre de son spectacle. Gris, oui tout y est gris, assurément, l'élément lumineux ne domine pas *Les Impudents*, le noir s'y fond dans le blanc, celui-ci dans le noir, ce qui génère une atmosphère qui concourt à une uniformisation s'acheminant vers l'ombre. Par ailleurs, beaucoup plus nombreuses que dans chaque œuvre future, l'élément comparatif concourt encore à ancrer *Les Impudents* dans un univers considérablement sombre souvent proche de la mort. Le décor des *Impudents* recrée donc en quelque sorte l'atmosphère de la première fois romanesque durassienne. De même, les paroles échangées par les trois protagonistes recréent-ils une sorte de lancinance, de refrain, de toile de fond, si présents dans le roman où les mots " Dior ", " horizon ", " silence " ne cessent de le ponctuer. C'est ce titre, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, le nom du chien Margot et la musique d'*India Song* qui rythment la conversation dans *Les Imprudents*. Mais où est l'imprudence ? Elle est dans la question posée, plus exactement du côté de celui à qui on la pose. Isabelle Lafon parle elle-même des « questions qui entament » dans la présentation de son spectacle ; ainsi, les locuteurs de *Détruire, dit-elle* qui, justement, détruisent par le questionnement auquel ils soumettent l'autre, Alissa, Bernard Alione, Élisabeth Alione... subiront ce joug de la parole imposée qui « tue » peu à peu. Anne Desbaresdes face à Chauvin, la jeune fille du *Square* et son interlocuteur ... bien d'autres personnages montrent encore que la perlocution agit dans le sens de la brisure, de la destruction. Mais cela s'effectue très souvent avec le sourire voire le rire comme si Isabelle Lafon s'évertuait à la non-désespérance, à une

forme de dédramatisation du montré durassien par le dit de celui qui souffre ou a souffert ... Ainsi, l'on peut entendre simultanément la magnifique musique d'*India Song* et Johanna Korthals Altes parler des saucisses Herta. Incongruité déplacée ? Non, simplement une volonté de ramener au vivant tellement humain, à l'authentique, à ce quelque chose qui peut être racinien tout en restant ancré dans le quotidien, à la vie tout simplement. La metteuse en scène n'hésite pas non plus à nous faire rire lorsqu'elle dit que Marguerite Duras pourrait être comparée à une « petite lampe de chevet. » Point d'indécence ici, mais de l'amour, c'est tout.

Un amour qui veut expliquer, faire comprendre et connaître véritablement sans jamais tomber dans un didactisme ennuyeux, une sorte de pédagogisme trop visible et finalement peu convaincant. Effectivement, Isabelle Lafon va à l'essentiel notamment lorsqu'elle évoque le livre et l'écriture selon Marguerite Duras ; tentative certes imprudente qui justifierait encore le titre du spectacle, mais entreprise qui hisse celui-ci à la hauteur du noble dessein visé. De fait, à propos de la littérature, s'entendent des phrases comme : « C'est comme si la lumière du livre enlevait la lumière du jour. », « Dommage qu'on ferme les bibliothèques la nuit. », « Un poème c'est pour dire, un livre c'est pour lire. », « C'est comme si je me donnais la possibilité d'avoir plusieurs vies. Je ne suis pas exceptionnelle, c'est écrire qui est exceptionnel. », « J'étais moins seule, moins abandonnée. », « C'est curieux un écrivain. Ce qui a été écrit remplace ce qui a été vécu. » Par ailleurs, on le sait, pour Marguerite Duras, écrire c'est aller chercher hors de soi ce qui est en soi ; il en résulte l'absolue nécessité d'interroger, de poser des questions, d'obtenir des réponses VÉRITABLES. Par conséquent, l'œuvre durassienne est inséparable de cette condition pour naître, être, exister. Alors, il est inconcevable de s'étonner de cette quête, de ces enquêtes, demandées ou pas, qu'elle mena auprès de ceux qu'elle rencontra pour recueillir puis nommer la Fleur qui mène à l'écrit : « On voit une fleur, un jour – une rose – on oublie, elle passe par la mort – on la revoit ensuite, on la reconnaît, et on l'appelle Anne-Marie Stretter : le parcours de la Rose depuis sa découverte, jusqu'à ce nom, c'est la douleur, c'est l'écrit. »¹ Rappelons ces mots dans *Détruire, dit-elle*² :

- « — Et vous ? Êtes-vous un écrivain ?
- Je suis en passe de le devenir, dit Stein. Vous comprenez ?
- (...)
- Oui. À quoi l'aviez-vous deviné ?
- A votre acharnement à poser des questions. Pour n'arriver nulle part. "

La Connaissance est attachée au fait d'écrire, le texte devant ainsi porter la trace de son existence. Connaître s'assimile ici à une sorte de fusion de soi dans l'objet "choisi " pour être écrit. Dès lors, Savoir et écrire sont intimement associés, le second ne pouvant être sans le premier. Dès lors, oui, il est imprudent d'interroger car, là, c'est la douleur que l'on traque, celle qui « entame » questionneur et questionné, celle dont on attend qu'elle se dise. Ainsi, l'écrivain selon Marguerite Duras est celui, aussi, qui témoigne de la douleur. L'écriture pour devenir littérature prend par conséquent un risque, celui de " réveiller " les vice-consuls endormis qui peuvent en devenir fous et tirer sur la misère du monde dans les jardins de Shalimar. C'est aussi cela que montre Isabelle Lafon en nous emmenant du côté des vrais lieux durassiens, de cette "littérature de la mort vivante."

De cette littérature qui confronte, affronte, « entame », qui dit l'indignation, le refus de se résigner à voir l'état d'un monde qui va à sa perte, qui rappelle sans cesse la mère victime de l'Injustice, morte toujours vivante dans un *Barrage contre le Pacifique* ; une injustice qui conduisit Marguerite Duras à adhérer au parti communiste, à espérer malgré tout, pour aller de « l'horreur à l'espoir », à écrire et à dire jusqu'à provoquer ces mots prononcés par les porte-parole des sans voix, des mineurs, des ouvriers,

¹ Marguerite DURAS, *Entretiens avec M. Porte*, Minuit, 1977, p.124

² Marguerite DURAS, *Détruire, dit-elle*, Paris, Minuit, 1969, p.20

des employés, sur la scène des *Imprudents* : «Elle a changé quelque chose pour nous, Marguerite Duras. » Cependant, ici, point de commisération humiliante, de larmoiements pour accuser Marianne ; c'est là aussi que réside cette force, également beauté de ce spectacle qui ne sollicite pas un regard de pitié, de condescendance ; il est authentiquement lévinassien comme le lecteur peut l'observer dans *Le Square* à travers le dialogue que l'homme instaure avec la jeune fille, où se lit cette même volonté du philosophe de voir dans la relation à autrui une aube, celle de l'humain. Contrairement à Max Thor, dans *Détruire dit-elle*, qui ignore les deux nécessités fondamentales pour écrire, celles d'intérioriser et de faire sien ce qui est hors de soi, Isabelle Lafon sait accrocher aux murs de la maison durassienne le tableau d'une humanité sortie des *Caprichos* enfin reconsidérée. ... L'accompagnent dans cette mission qui aurait pu être imprudente des personnages fictifs et réels tels Edgar Morin, Claude Roy et ... Pierre Dumayet déclarant « C'est plus intéressant d'interviewer des femmes que les hommes. », les femmes si complètement intégrées, présentes dans la trame textuelle de l'œuvre de Marguerite Duras...

Les derniers mots de la pièce sont laissés à Marguerite Duras que mime à merveille Isabelle Lafon; certains pourraient considérer que cela est irrévérencieux, comme le fait de représenter l'auteur sous la forme d'un chien, Margot. Mais cela ne se peut penser tant le respect est plus que total dans ce spectacle intelligent qui ne montre pas que la personne Duras, ou ce que l'on sait ou croit savoir de son œuvre. Bien au contraire, on réapprend, on voit autrement, on comprend peut-être encore mieux et donc, sans doute, aime-t-on encore plus ! *Les Imprudents* n'est pas une pièce charmante, ce vocable étant particulièrement péjoratif dans le dictionnaire durassien, mais il charme au sens étymologique du terme.